

EXTRAIT DE LA REVUE DE TOULOUSE

LIVRAISON DU 1^{er} NOVEMBRE 1867.

LES
CIVILISATIONS PRIMITIVES

A l'Exposition universelle de Paris 1867.

—
LETTRE A M. LE DOCTEUR NOULET

PAR

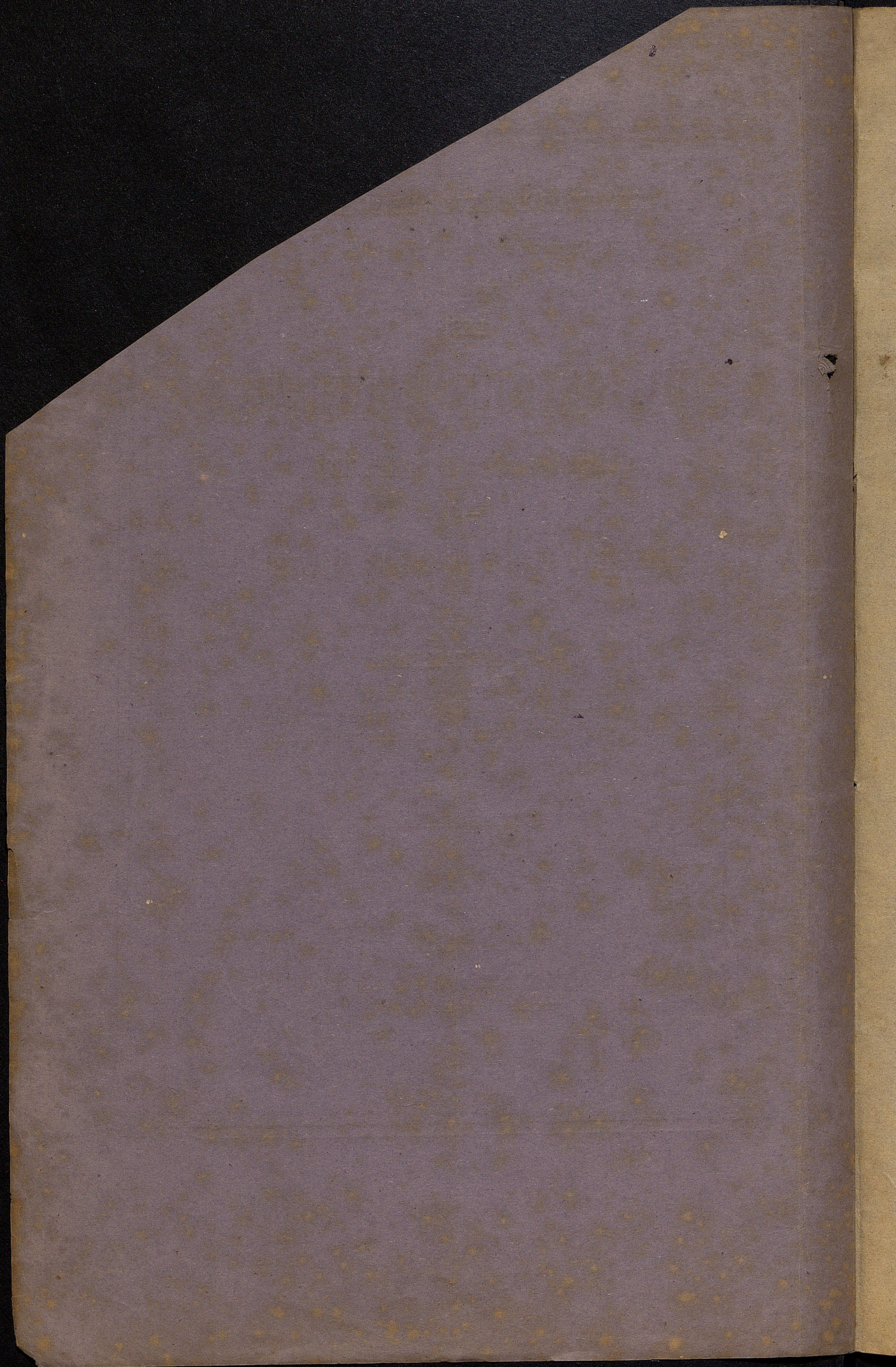
P.-E. CARTAILHAC

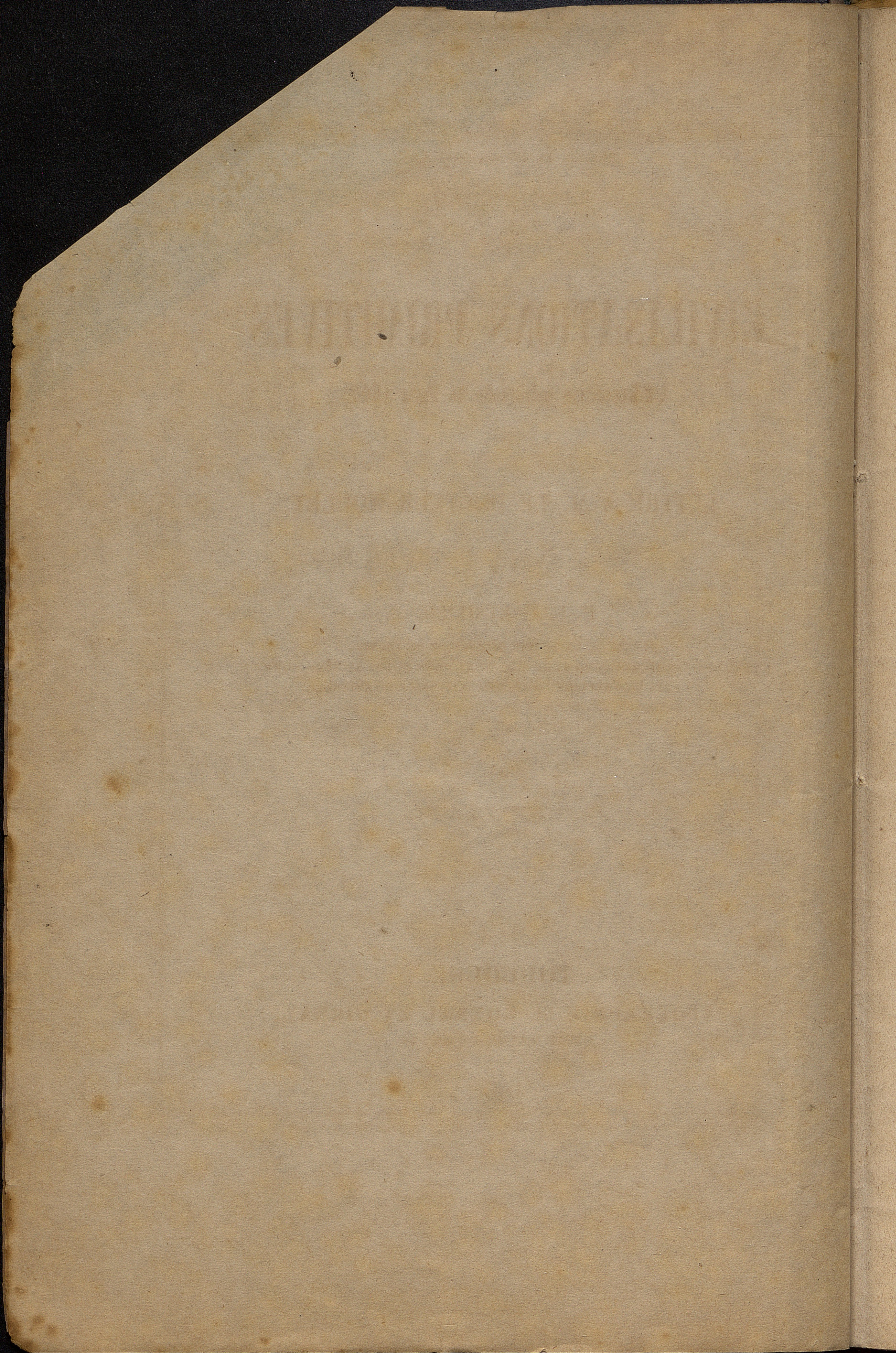
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE,
ET DES SOCIÉTÉS ARCHÉOLOGIQUES DU MIDI DE LA FRANCE; DES LETTRES, SCIENCES,
ET ARTS DE L'AVEYRON; D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE.

—
TOULOUSE

TYPOGRAPHIE DE BONNAL ET GIBRAC,
RUE SAINT-ROME, 44.

—
1867.





Extrait de la REVUE DE TOULOUSE, livraison du 1^{er} novembre 1867.

LIVRAISON DU 1^{er} NOVEMBRE 1867.

LES
CIVILISATIONS PRIMITIVES

A l'Exposition universelle de Paris 1867.

LETTRE A M. LE DOCTEUR NOULET

PAR

P.-E. CARTAILHAC

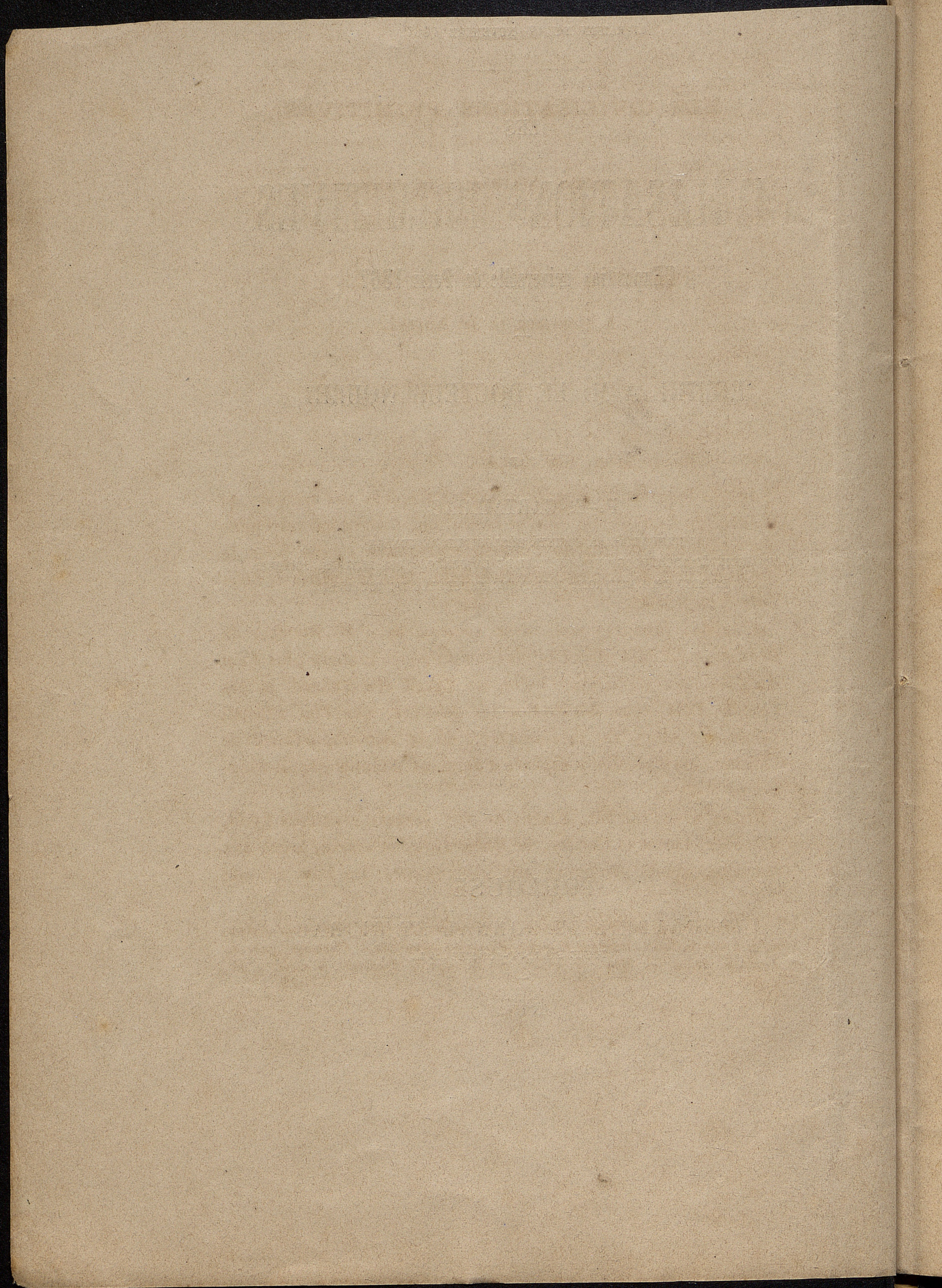
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE,
ET DES SOCIÉTÉS ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE; DES LETTRES, SCIENCES,
ET ARTS DE L'AVEYRON; D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE.

TOULOUSE

TYPOGRAPHIE DE BONNAL ET GIBRAC,
RUE SAINT-ROME, 44.

1867.

Res HAA 58/
1062



Extrait de la REVUE DE TOULOUSE, livraison du 1^{er} novembre 1867.

LES CIVILISATIONS PRIMITIVES,

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS. 1867.

A MONSIEUR LE D^r NOULET.

Monsieur et cher maître,

Je suis heureux de donner sous vos auspices aux lecteurs de la *Revue de Toulouse*, un compte-rendu, une description raisonnée des précieux produits de l'industrie primitive réunis pour la première fois, à l'Exposition universelle, dans la *Galerie de l'histoire du travail*.

L'un des premiers vous avez soutenu avec M. Boucher de Perthes, qu'il faut placer le berceau du genre humain plus haut dans les âges géologiques qu'on ne l'avait cru d'abord, et dès l'année 1854 vous découvriez les preuves, que l'on affectait vainement alors de méconnaître, de la contemporanéité de l'homme avec plusieurs espèces d'animaux éteintes depuis longtemps (1).

Grâce à vos travaux, à ceux de vos savants confrères Lyell, Falconer, Lartet et Christy, de Quatrefages et autres, grâce aux encouragements prodigués aux observateurs, les faits se sont

(1) *Mémoire sur un dépôt alluvien, renfermant des restes d'animaux éteints, mêlés à des cailloux, façonnés de main d'homme, découverts à Clermont, près de Toulouse.* Dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences de Toulouse*, 5^e série, t. IV, p. 265.

accumulés, la vérité ne peut plus être contestée et une nouvelle science se fonde.

L'anthropologie et l'archéologie se donnent la main, et toutes les deux contractent d'étroites alliances avec l'histoire naturelle générale, avec la physique et la chimie, avec les sciences historiques et littéraires. En un mot, toutes les connaissances humaines deviennent au moins utiles, dès qu'il s'agit de jeter quelque jour sur les origines et le passé de l'humanité.

On peut affirmer qu'il y a eu une époque dont nous ne reconnaitrions certainement jamais les vestiges. Il n'est pas, en effet, nécessaire de se mettre en frais d'imagination pour concevoir que l'humanité a dû passer par une période d'enfance où elle n'avait pas la moindre notion de l'industrie la plus vulgaire. Il s'est écoulé un temps incalculable, avant que l'homme, luttant pour l'existence, ait eu l'idée de tailler les simples cailloux avec lesquels il assommait les bêtes sauvages, avant qu'il eût terminé le long apprentissage qui devait lui montrer la supériorité des roches les plus résistantes. Ces premiers pas de notre espèce ne peuvent être mis en doute, si l'on réfléchit aux lois générales qui la régissent et aux conditions de son développement graduel.

Pendant ce premier âge, l'homme commence ses migrations, et dans l'état de nos connaissances, nous pouvons déjà penser que l'Europe et l'Amérique étaient peuplées au moins vers la fin de l'époque tertiaire.

La commission de l'histoire du travail n'a pas admis, par prudence, les pièces qui établissent la présence de l'homme dans les terrains *Pliocènes* de la vallée de l'Eure, et voici que MM. l'abbé Bourgeois et l'abbé Delaunay, savants bien connus, viennent de soumettre au Congrès international les silex ouvrés, les ossements d'*Alitherium* fortement entaillés, n'ayant pu l'être ainsi qu'à l'état frais, retirés des couches *Miocènes* (1) du Loir-et-Cher, et qui attesteraient qu'à une époque incomparablement plus éloignée, des groupes humains ont passé par là.

Des faits analogues nous ont été signalés en Italie, et bientôt sans doute, grâce aux recherches incessantes qui ont lieu partout,

(1) Les terrains tertiaires sont divisés en trois groupes : *Eocène*, *miocène*, *pliocène*.

nous pourrons soulever le voile qui nous cache la vie et les mœurs de l'homme tertiaire.

En attendant, nous commençons l'histoire de nos aïeux à l'époque Quaternaire. C'est le moment où sur toute la surface du globe apparaissent des animaux très-variés et en général beaucoup plus grands que leurs congénères actuels. Le cheval, l'éléphant, le mastodonte, le lion et le castor peuplent l'Amérique du Nord; le *Mégatherium* et les autres édentés, l'Amérique du Sud; le *Diprotodon* et les autres marsupiaux, l'Australie; l'Europe jouit d'un climat insulaire éminemment régulier. Le grand désert actuel du Sahara était une mer, et le vent du sud, dépouillé de cette chaleur ardente qui le fait appeler le Sirocco, ne fondait pas la neige des Apennins et ne limitait pas les empiétements des glaciers des Alpes, pendant que le Nord et spécialement la Scandinavie et l'Ecosse étaient recouverts par un manteau de glace.

M. Lull. on voit qu'aux observations de pollen que le R. vuete d'une faune de l'époque quaternaire pouvait parfaitement rapporter aussi bien que de l'ép. tertiaire. Le froid rigoureux de cette époque correspondait à M. Murch. Leptorhinus. Et ces os n'ont pu être jusqu'à présent observés au nord que jusqu'à la latitude. C'est aussi la limite qui paraît n'avoir pas dépassé l'hippopotame fossile.

La végétation devait être, surtout dans les premiers temps, assez luxuriante pour fournir à la nourriture du Mammouth ou Eléphant à longue crinière et du Rhinocéros à narines cloisonnées. Alors le Cerf d'Irlande aux bois gigantesque, le grand Chat ou le Lion, le grand Ours, le plus ancien et le premier disparu, le Renne qui paraît être, sauf vérification, de la même espèce que le Renne de la Laponie, peuplaient les forêts ou les prairies de l'Europe occidentale.

Les restes de 2145 se sont trouvés dans les Sables pliocènes de Montpellier, associés à ceux d'un Mastodonte et de deux Singes dont ils avaient dû être les contemporains. La présence de Singes, ce genre toujours rebelle à l'acclimatation dans les régions froides, implique dans la région froide, implique aussi mille autres animaux.

a
Hupair

Qu'était l'homme au commencement de cette période? Ce n'était déjà plus et depuis bien longtemps, l'homme primitif aux cheveux rouges, au teint jaunâtre, selon M. de Quatrefages, se fondant sur l'Atavisme, c'est-à-dire la réapparition d'un caractère primitif, après un nombre indéterminé de générations. Les ossements que nous possédons à cette heure sont trop peu nombreux et surtout trop endommagés pour nous permettre la moindre conclusion. Sur ce point, comme sur tant d'autres, il faut savoir attendre. *Note à mettre sur les congrès.*

l'époque ou cette faune, aussi mille autres animaux de la Méditerranée, de la condition de leur température plus élevée que celle de nos climats qualifiés de tempérés.

Quant à l'industrie barbare de ces âges reculés, nous sommes plus heureux; M. Boucher de Perthes l'a signalée le premier, et l'on sait que, sans la patience et la tenacité de ce vénérable savant, la haute antiquité de l'homme trouverait encore longtemps des incroyables, et l'homme fossile demeurerait ignoré. Sa

l'hippopotame datait comme eux de l'époque pliocène ou du tertiaire et vivait simultanément sur divers points de notre Europe Centrale, avec l'éléphant

et le M. velu. puis que leurs restes se trouvent enfouis côte à côte dans les mêmes gisements. Ajoutons qu'on y rencontre aussi ceux du Renne et du bœuf sauvage. Pour que ceux-ci aient pu vivre dans l'Europe de l'époque quaternaire, c'est-à-dire à côté avec l'hippopotame et les Rhinocéros on est conduit à rabattre beaucoup les prétendus rigueurs de l'époque glaciaire dont le climat était probablement marqué par des écarts bien moins extrêmes que ceux du climat actuel de nos temps modernes. En un mot il fallait des étés moins chauds pour le bœuf sauvage et d'autres part, des hivers moins froids pour l'hippopotame et d'autres espèces dont les analogues sont aujourd'hui retirés vers les régions tropicales. — (Cf. quitant p. 191. karst)

collection est demeurée au Musée impérial de Saint-Germain-en-Laye, dont elle forme le plus précieux noyau ; mais les pièces exposées par MM. Lartet, l'abbé Bourgeois, l'abbé Delaunay, Hébert, Ch. Robert et Peccadeau de l'Isle appellent tous les regards, et s'imposent à tous comme spécimens de l'industrie à peu près primitive.

Ces haches en silex du Diluvium de la Somme, d'abord lancéolées et taillées à grands éclats, plus tard elliptiques, très-allongées et taillées à petits éclats, indiquent, par cette modification notable d'une même industrie, moins un perfectionnement graduel que l'arrivée de populations nouvelles.

On trouve ces silex taillés partout où on les a cherchés. Les alluvions anciennes de Paris en ont fourni un certain nombre ; il en est venu de l'Aisne, du Loir-et-Cher, de l'Indre-et-Loire, de l'Allier, de l'Yonne, de la Dordogne, etc. ; de l'Angleterre, des comtés de Suffolk, du Kent, du Norfolk et du Salisbury ; des environs de Madrid et même du quaternaire de Rome.

Permettez-moi, Monsieur, de vous reprocher ici une lacune qu'il vous appartenait de combler. L'homme n'a pas employé toujours la hache en silex, même à cette époque où la civilisation paraît à peu près partout uniforme. Vous avez retrouvé, en effet, dans les couches quaternaires du vallon de l'Infernet (Haute-Garonne), des cailloux en quartzite, étrangers à la localité, apportés par l'homme, qui les taillait sur les lieux, en forme de disques, aux bords tranchants, ne pouvant avoir que des usages fort limités, tels que les font supposer les besoins bornés des sociétés naissantes.

à
réf. Aisne.
—
note
d'Abbeville

Il existe d'autres dépôts de la même époque géologique où les vestiges de l'homme se sont montrés en bien plus grand nombre. Je veux parler des cavernes. Celles du Midi de la France avaient déjà attiré l'attention de MM. Tournal et Cristol, en 1828 ; celles des environs de Liège avaient fourni au D^r Schmerling un conglomérat de silex taillés, de débris de l'industrie, d'ossements de l'homme et des animaux éteints. Mais on ne sut pas d'abord profiter de ces éléments précieux. L'immortel Cuvier les méconnut, et M. Desnoyers, aujourd'hui l'un des plus hardis défenseurs de la haute antiquité de notre espèce, arrêtait pour vingt années la

croyance à l'homme fossile, par un fameux article sur le remplissage des cavernes.

Néanmoins, l'éveil était donné; les faits se multipliaient, et l'on pouvait prévoir que le moment approchait où une synthèse et des conclusions deviendraient possibles.

Une véritable ère pour ces études s'ouvrit en 1860, par l'exploration de la caverne d'Aurignac (Haute-Garonne). C'était d'après l'illustre paléontologiste Edouard Lartet, notre compatriote, un caveau funéraire, naturellement taillé dans la roche; une plaque de grès fermait la cavité; on en avait extrait, en 1850, un certain nombre de squelettes humains, que le maire avait fait transporter au cimetière. Le sol de cette grotte et la terrasse qui en précède l'entrée étaient formés de lits terreux superposés, dans lesquels M. Lartet trouva encore une demi-mâchoire des quelques ossements humains et des os intacts d'animaux quaternaires, probablement déposés là à titre d'offrande funèbre. En dehors du caveau, il reconnut la trace d'un foyer, des ossements calcinés, fendus, pour en extraire la moelle, ou rongés par des hyènes dont les coprolithes étaient mélangés aux cendres ou disséminés dans le sol superposé. Huit espèces, sur les neuf caractéristiques du terrain quaternaire, se trouvèrent là. La seule qui manque est l'*Ursus* des anciens, disparu le dernier.

Evidemment le Rhinocéros, l'homme qui en faisait cuire la chair et en brisait les os, la Hyène qui les rongait, étaient contemporains.

M. Lartet a exposé des objets peu nombreux provenant d'Aurignac, ayant généreusement donné presque tout le produit de sa fouille au Musée de Saint-Germain et au Muséum de Toulouse qui lui doit tant. Mais quelques instruments en silex, des grains de collier en rondelles de coquilles, des os de l'oreille du cheval percés pour être suspendus comme pendeloques et une flèche en os plat, fournissent des données suffisantes sur l'industrie pendant cette période; à la suite de son étude de ce gisement, M. Lartet exposa sa chronologie, basée sur la présence des animaux quaternaires qui ont disparu successivement à de longs intervalles, parce que l'homme leur fit une guerre acharnée, et aussi par suite de l'action des forces et des causes naturelles; chronologie qui n'est valable que pour la France. D'abord l'âge

à refaire pour mieux indiquer

de l'*Ours*, — en second lieu l'âge de l'*Eléphant*, appelé, bien à tort, *primigenius*, et du *Rhinocéros*, *tychorhinus*; l'âge du *Renne*, et enfin l'âge de l'*Aurochs*, compris tous les quatre dans la période de la pierre taillée. Le *Renne* s'est retiré vers les pôles, et l'*Aurochs* n'existe plus que dans les forêts de la Lithuanie.

Un magnifique squelette de l'*Ours* des cavernes (*Ursus spelæus*), placé au-dessus des vitrines, attire tous les regards; il a été exposé, ainsi qu'une tête du Lion ou grand Chat, animal contemporain, pièce unique au monde, par M. Filhol, directeur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse.

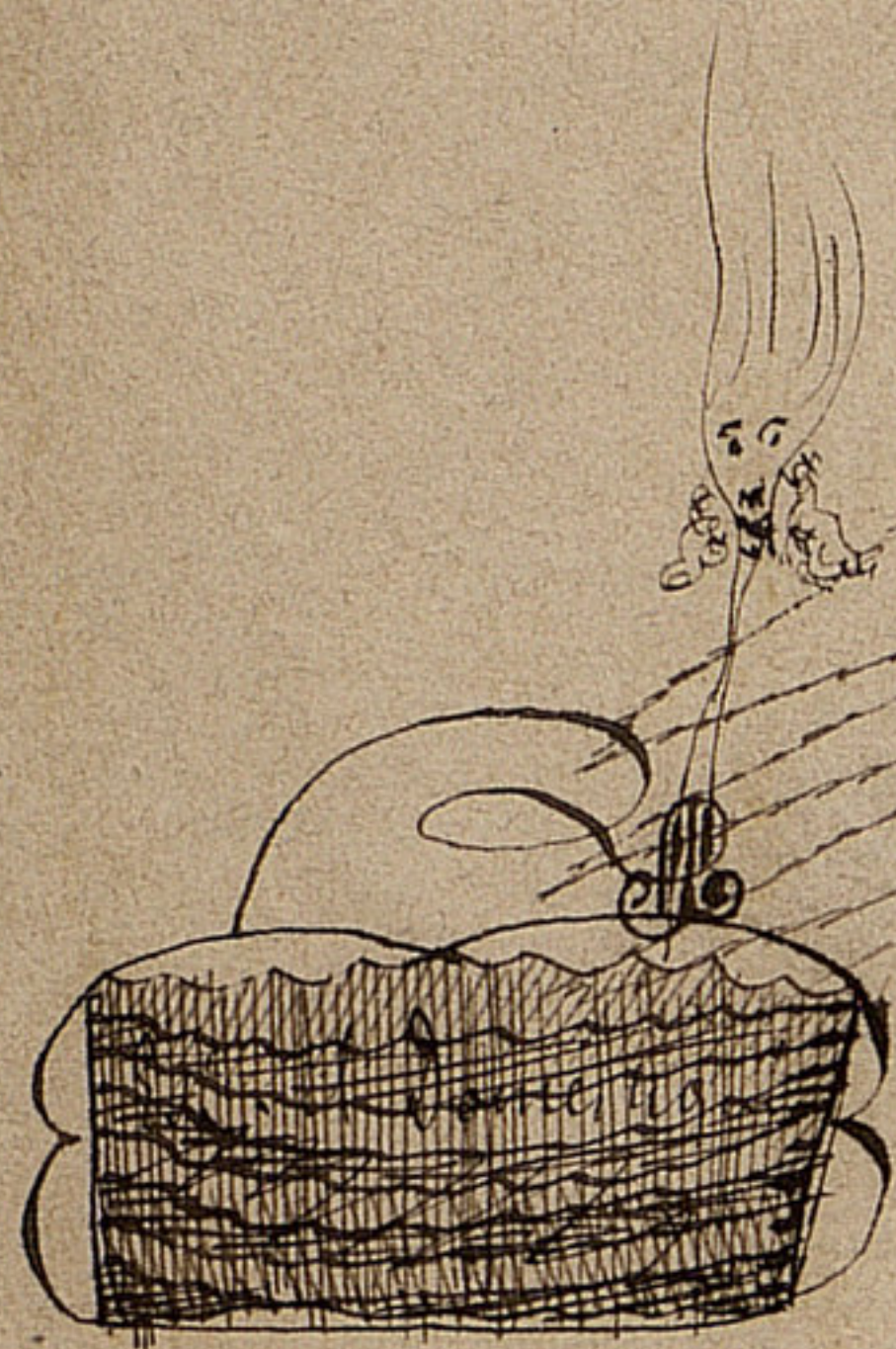
Il faut rapporter à la seconde époque, caractérisée par l'*Eléphant* et le *Rhinocéros*, le gisement du Moustier (Dordogne), qui a fourni, entre autres, un certain nombre de silex du type de Saint-Acheul (près Amiens). Mais le champ d'observation devient plus vaste; aux instruments de pierre se joignent en abondance les instrumens en os et en bois de *Renne*. Ce dernier animal devient énormément répandu. L'homme l'a exploité de toutes les manières possibles, et nous en a laissé des preuves innombrables. Ce sont surtout les cavernes des départements de la Dordogne, du Tarn-et-Garonne et aussi de l'Ariège qui ont fourni les admirables séries des objets travaillés, dont les heureux propriétaires sont MM. Lartet et le regrettable Christy, de Vibraye, Brun et Peccadeau de l'Isle.

Les hommes de l'âge du *Renne* n'étaient probablement que les descendants adoucis et policés, des rudes sauvages de l'époque du diluvium.

Eminemment troglodytes, ils vivent dans les cavernes où ils s'abritent misérablement contre une température extrêmement basse.

Ils faisaient grand usage du feu obtenu par le choc d'un silex contre la pyrite de fer et aussi en faisant tourner rapidement dans la cavité toujours rugueuse de certains cailloux de granit travaillés dans ce but, un bâton de bois sec et inflammable par ce genre de frottement; les foyers sont dans leur demeure même et généralement entourés de blocs de pierre.

Ils se couvraient avec des peaux d'animaux cousues ensemble au moyen d'aiguilles fort curieuses, parce qu'elles sont tout-à-fait semblables à celles d'aujourd'hui et presque aussi fines.



~~M. Brun en a tout un carton.~~ Elles sont faites de longues esquilles d'os d'oiseaux ou de bois de Renne, polies et arrondies sur une pierre de grès, percées enfin d'un petit chas au moyen de silex armés d'une fine pointe. Le trou de percement des peaux était fait avec un poinçon pour ouvrir le passage à l'aiguille conduisant avec elle le fil de couture ; ce fil devait être fait, comme chez les Esquimaux, avec des tendons de Renne fendus et finement divisés.

Pour l'industrie, ils pratiquaient la division du travail. Ainsi, dans l'abri de Lafaye (Bruniquel), on fabriquait de petites scies en silex dentelé avec une grande habileté d'un seul côté en général. Le gisement de Plantade, tout voisin, contenait surtout de belles flèches en bois de Renne avec de nombreux rejets de fabrication. En Périgord, aux Eysies et à la Madeleine, on taillait le silex sous forme de couteaux et de grattoirs. A Laugerie-Haute était un atelier de belles têtes de lance en silex. A Laugerie-Basse, les silex sont de petite dimension ; mais l'on y entreposait des quantités de bois de Renne de tout âge, que l'on débitait ensuite sous les formes les plus variées, comme des lissoirs et des poinçons, des poignards, des têtes de lance, des pointes de flèches barbelées, etc.

Dans ces pièces barbelées de toute cette époque, les crochets extérieurs sont presque toujours garnis d'une rainure médiane dans les pointes à deux rangs de barbelures, et au contraire sans rainure dans celles à un seul rang : celles-ci seraient plutôt des harpons pour la pêche, semblables à ceux dont se servent encore les Esquimaux ; les autres, de véritables pointes de flèches, garnies dans les sillons d'un poison subtil à la manière des sauvages actuels.

Signalons encore de grands morceaux de bois de Renne percés de un ou plusieurs larges trous. M. Lartet, les rapprochant d'objets analogues qui se trouvent chez les Esquimaux et certains peuples sauvages, serait porté à y voir des bâtons de commandement. Ajoutons que ces objets, retrouvés dans toutes les stations, sont ornés d'une façon exceptionnelle.

Le goût des hommes de cette période pour les ornements semble très-prononcé ; les dents de divers animaux percées, les valves de coquilles fossiles perforées, des ossements troués, des

rondelles de schiste, etc., sont les représentants de leurs parures.

Un objet trouvé isolé à Aurignac, retrouvé en grand nombre dans le Périgord et le Tarn-et-Garonne, est le sifflet, formé d'une phalange ordinairement de Renne, creuse et percée d'un trou.

Le caractère curieux et investigateur de ces peuplades nous est démontré par la présence de substances diverses qu'elles se sont procurées, telles que des fossiles, des cristaux de quartz, des plaques d'ardoise, des morceaux de minerai de fer, du jayet, etc.

Developper.

La présence à Bruniquel de coquilles marines témoigne de rapports avec la mer ; d'un autre côté, le silex de la Champagne et même de la Touraine retrouvé jusqu'en Belgique, atteste des relations commerciales fort étendues.

Ces sauvages vivaient des produits de la chasse, et dans certaines contrées, de la pêche. Presque tous les animaux du pays apparaissaient à leurs festins. Le cheval était pour eux un animal alimentaire de prédilection.

Leur insouciance pour la putréfaction des débris de leur nourriture, déduite du nombre des parties de squelettes des animaux qu'ils laissèrent dans leur antre, ne peut être comparée qu'à celle des Esquimaux qui vivent aussi au milieu des restes d'animaux sans se soucier des miasmes qu'ils répandent.

Les coutumes funéraires sont, au moins en apparence, les mêmes que celles de l'homme d'Aurignac. Les cadavres étaient déposés dans une anfractuosité formant le fond d'un abri naturel ; des ornements, des armes, un vase y étaient placés ; une dalle en fermait l'ouverture. Des repas avaient lieu devant la cavité sépulcrale ; suivant l'usage ordinaire, les ossements qui en étaient les débris et les silex taillés avec lesquels on avait détaché les peaux et découpé la chair, restaient sur le lieu du festin. Le culte, ou plutôt le respect des morts, est ainsi nettement indiqué.

Jusqu'ici nous avons trouvé l'homme préoccupé surtout de ses attractions physiques et de ses besoins matériels ; pourtant, certains indices nous ont déjà révélé l'artiste. Ainsi, il a su apercevoir dans la nature, des objets agréables, intéressants, singuliers, auxquels il s'est attaché, dont il a fait un amusement, une parure, un souvenir. La femme qui se compose un collier de dents percées, de coquilles marines et de perles en pierres rares ; le

guerrier qui, pour se rendre plus terrible, s'affuble d'une peau d'ours ou de lion, sont des artistes.

On peut dire encore que la vie s'enveloppe d'art, lorsque les principales circonstances, et nous ne pouvons avoir de détails que sur les funérailles comme à Aurignac, à Bruniquel, au Trou du Frontal en Belgique, etc., sont accompagnées de cérémonies.

Mais à l'âge du Renne, il y a plus encore : la faculté spéciale à l'homme d'apercevoir ou de découvrir le beau et le laid, l'agréable ou le disgracieux en sa personne ou dans les choses, l'esthétique en un mot apparaît complètement. Nos chasseurs ne se contentent plus de manger leur gibier : ils s'entourent d'images de Mammouth, de Renne, d'Aurochs, de Chevaux, de Poissons.

Dans une des deux vitrines placées, comme écrin, au milieu de la salle, il y avait 450 de ces sculptures ou *graffiti*. Cet ensemble était vraiment merveilleux. Sur une grande plaque d'ivoire trouvée à ~~Laugerie-Basse par M. de Vibraye~~, on voit la gravure au trait d'un Eléphant à crinière. A côté, deux sculptures le représentent mieux encore ; la plus remarquable (à M. Peccadeau de L'Isle), retirée des abris sous roche de Bruniquel, est taillée dans une palme de bois de Renne. Les quatre pattes sont droites, épaisses, sans articulations sensibles, terminées par de larges pieds plats ; l'animal a la tête baissée, sa trompe vient se placer contre ses deux pieds de devant, et les défenses un peu déviées de leur position naturelle sont plaquées contre la lame dont cette œuvre d'art formait la poignée.

Ce que l'on chercherait vainement dans les produits de civilisations bien plus avancées, c'est l'habileté dont les artistes faisaient preuve en adaptant avec élégance les formes animales, sans trop les violenter, aux nécessités du maniement usuel des objets. Je citerai, par exemple, un poignard de Laugerie-Basse (à MM. Lartet et Christy) ; l'arme est longue, forte, effilée ; la poignée est sculptée en forme de Renne, le nez au vent, les cornes ramées retombant sur le côté des épaules ; les jambes de devant sont repliées sans efforts sous le ventre, celles de derrière sont allongées dans la direction de la lame.

Mais la pièce qui prouve que l'homme de l'âge Renne possédait ce certain sentiment, cette vibration et résonnance de l'âme à l'aspect de certaines choses et de certaines scènes, c'est

une plaque de roche schisteuse, sur laquelle est gravée au trait toute l'esquisse d'un tableau. Un Renne aux allures fières, après avoir terrassé plusieurs rivaux qui se débattent sur le sol, s'approche amoureusement de la femelle. Chaque animal est tracé comme si les autres n'existaient pas. On n'a pourtant pas de peine à reconnaître les détails de la scène, au milieu d'un enchevêtrement de lignes hardies qui sont comme le cachet particulier et inimitable des gravures de cette époque.

Scènes de l'Antiquité

Il faudrait tout décrire : Le Lion ou grand Chat représenté sur un bâton de commandement de Bruniquel, plusieurs Aurochs, des Chevaux en demi-relief, des Oies les unes à la suite des autres sur une pointe de lance, des Poissons et même des Reptiles. Presque toujours il est possible de déterminer exactement l'animal représenté ; et ainsi l'homme de ces temps reculés semble avoir pris soin de nous prouver qu'il avait vécu avec les animaux de la période quaternaire, puisqu'il nous a légué leurs images gravées sur leurs dépouilles mêmes.

*Le cheval et il déjà
dourhiqui.*

Il ne s'est pas oublié, comme on pourrait le croire. Sur un de ces grands bois troués est dessinée au trait une petite forme humaine, maigre et au corps allongé, tenant un bâton sur l'épaule et cheminant de compagnie avec deux chevaux au travers de grandes herbes. M. de Vibraye a exposé une petite statuette en ivoire de Laugerie-Basse ; c'est une femme toute nue, maigre et longue, le derrière fort proéminent, les jambes naturellement écartées ; les bras n'ont jamais existé, et malheureusement la tête est cassée.

Ces sculptures, faites sans l'aide du métal, avec des lames tranchantes de silex, font penser aux simples bergers de l'Oberland (Suisse), qui, sans autre ressource que la pointe de leur couteau, reproduisent les animaux de leurs montagnes, le Chamois entre autres, avec plus de vérité, plus de mouvement et d'animation dans les attitudes que ne sauraient y mettre les meilleurs ouvriers de nos cités, aidés de tout l'attirail de leur outillage technique.

Quoique l'on ait recueilli les produits de l'industrie de l'âge du Renne dans bien des contrées, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, les stations de la France ont seules fourni des figures d'animaux. C'est, sans doute, que l'existence de l'homme de cette période dans les pays étrangers était rude et laborieuse. Dans le

Périgord, sur les bords de l'Aveyron ou dans l'Ariège, la chasse et la pêche fournissaient amplement aux besoins de ces aborigènes et leur laissaient ainsi les loisirs d'une existence peu tourmentée ; or, si la nécessité est mère de l'industrie, on peut dire aussi que les loisirs d'une vie facile engendrent les arts.

Dans toutes les grottes de l'âge du Renne, et le nombre en est fort considérable, il a été recueilli des millions de silex taillés, pas un n'a présenté de traces de poli intentionnel sur aucune de ses faces. La période qui suit immédiatement est celle de l'Aurochs. Le Renne est revenu tout-à-coup excessivement rare et disparaît bientôt de nos contrées. Chose curieuse, l'homme ne se rencontre pas dans les gisements où l'Aurochs se trouve en abondance. A une époque plus récente, l'homme reparaît partout avec une industrie toute particulière qui n'a aucun rapport avec celle des âges précédents. La quantité d'objets polis est fort considérable. Les animaux domestiques sont nombreux, et les mêmes espèces que nous avons aujourd'hui autour de nous existent enfin.

pourquoi vis plus haut.

Contraste frappant, qui laisserait supposer dans cet âge même de l'Aurochs, d'ailleurs assez mal défini, une grande lacune. Espérons que la géologie et l'archéologie nous donneront bientôt la clef de ce mystère.

Avant d'aller plus loin, nous signalerons les ateliers de silex en plein air qui étaient en activité dès l'âge du Renne et qui lui survécurent. Ils ont été signalés principalement dans le Poitou, où les terrains de la craie contiennent des rognons de silex pyromaque dont l'abondance, le volume et le clivage facile ont séduit les anciens fabricants d'outils. M. de Vibraye a exposé plusieurs cartons contenant une belle série de haches commençant à l'ébauche la plus grossière et se terminant à la hache parfaitement polie. Tout à côté, sont les polissoirs, blocs ou plaques d'un grès très-siliceux, portant des rainures plus ou moins profondes. Les gisements du Poitou sont surtout connus comme ayant fourni à l'exportation de très-beaux couteaux ou lames de silex détachés habilement de gros nucleus préparés à cet effet. Le plus beau couteau connu est celui de M. Bischoff, trouvé à Paulhac; il a 0,34^e de long, ~~et on lui a fait les honneurs d'un riche écriin.~~ Pourtant, le beau fragment retrouvé par Vous, à

Venerque, appartenait à une pièce encore plus longue et plus belle.

Maintenant nous devons quitter la section française pour aller étudier dans des pays mieux privilégiés, en Danemark et en Suisse, l'état de l'industrie pendant la période de la pierre polie et même un peu avant.

Les magnifiques séries provenant du Musée royal de Copenhague et de la collection particulière de M. le professeur Worsæ sont sous la direction de M. Vlademar Schmidt, auquel je dois tous mes remerciements pour sa complaisance et ses savantes explications.

On avait depuis longtemps remarqué des monceaux de coquillages sur les bords du *Fiords* ou golfes étroits qui pénètrent jusqu'au cœur des îles et des péninsules danoises. La situation de ces bancs, à huit ou dix mètres au-dessus du niveau actuel des eaux, avait de quoi surprendre ceux qui savent que la Baltique n'est pas sujette aux hautes marées. En 1850, l'Académie des Sciences de Copenhague chargea trois de ses membres, Forchhammer, Steenstrup et Worsæ de soumettre ces restes à un examen approfondi. Ces savants trouvèrent entre les coquillages des fragments de pots de terre et de grossiers instruments de pierre et d'os, dont les formes anguleuses attestaient qu'ils n'avaient pas été roulés par les flots. Un fait plus significatif encore, c'est que, même entre les couches inférieures, il y avait des pierres calcinées formant foyer et couvertes de cendres et de charbon, mêlées à des os d'animaux cassés et fendus, preuve incontestable que les vagues n'ont pas passé par là. On se trouvait donc en présence d'immenses amas de débris de cuisine, *kjæk kenmoëddings*. C'étaient les vestiges des plus anciens habitants du Danemark et les uniques documents qui nous restent sur leur vie privée. Un morceau de silex à peine dégrossi et fixé dans un manche de bois servait de pieu ou de casse-tête à ces hardis chasseurs qui ne craignaient pas de s'attaquer au *bos urus*, au Cerf, au Sanglier. Ils ne dédaignaient pas le Porc-Epic, le Mulet, le Chien marin, le Chat sauvage, et ce n'était pas sans doute uniquement pour la fourrure qu'ils recherchaient le Castor, la Loutre, la Martre. Avec des flèches dont un mince éclat de silex formait la pointe, ils abattaient le Coq de bruyère, le Cygne,

l'Aigle pêcheur, la Mouette, le Canard et l'Oie sauvage. Cette race, à en juger par les énormes quantités des coquillages qu'elle a consommés, a été sédentaire et nombreuse. Elle n'a point connu l'agriculture, comme les habitants des cités lacustres de l'âge de la pierre, desquels elle se rapproche d'ailleurs à d'autres égards. Elle ne manquait pas d'esprit d'invention, car elle savait extraire le sel des cendres de l'algue marine, comme l'a démontré Forchhammer; Steenstrup a découvert ingénieusement qu'elle avait la première réduit à l'état domestique l'animal qui a mérité le nom de l'ami de l'homme.

Enfin, s'il fallait assigner une date à son passage en Danemark, l'absence d'ossements d'espèces perdues, et la rareté excessive des objets en pierre polie, nous font croire qu'elle a précédé immédiatement le peuple qui élevait pour ses morts les tumuli et les monuments mégalithiques.

Des amas analogues aux kjoekkenmoeddings ont été signalés en d'autres contrées. On en connaît dans le Cornwall, sur le côté nord de l'Ecosse, aux Orcades; dans le Pas-de-Calais; et sur les bords de la Méditerranée, dans le Var; en 1653, le missionnaire Vieira signalait au Brésil des amas de coquillages tout-à-fait semblables. La tribu indienne qui se nourrissait de mollusques sur les bords de l'Océan, avait la coutume de jeter les débris toujours au même endroit, ce qui finit par y former des espèces de mamelons ou collines, qui, avec le temps, devinrent de plus en plus compactes et dures; cela, à un tel point, qu'au bout de quelques siècles, de nouvelles populations exploitèrent ces collines comme matériaux de construction et y trouvèrent des squelettes, des armes de pierre, des fragments de poterie, etc. Enfin, on a récemment découvert de pareils amas sur le continent de l'Inde.

La période de la pierre polie a été en Danemark plus longue que partout ailleurs, et c'est là que l'art de tailler le silex a atteint la perfection. Les produits que nous retrouvons dans les tombeaux excitent d'autant plus d'étonnement que l'on ne peut, de nos jours, en faire d'aussi beaux, même à l'aide des meilleurs instruments d'acier. On croit que, pour travailler le silex, les fabricants primitifs se servaient de ces petites pierres dures et compactes, taillées à facettes et à angles vifs quand elles n'ont pas servi, et

qui ont de légères concavités sur les faces opposées, sans doute pour placer le pouce et l'index; qu'ils tenaient sous l'eau le caillou à façonner, ou bien le faisaient auparavant chauffer dans l'eau bouillante, afin qu'il ne volât pas en éclat pendant le travail.

Il est impossible de décrire certains objets merveilleux que j'ai eu le bonheur de tenir à la main. Entre autres, les pointes de lance en forme de feuilles de laurier, complètement plates, longues de 0,35^e, toutes retaillées à petits éclats avec un soin parfait; les poignards sont au moins aussi beaux, sinon plus. Ils se composent d'une lame dans le genre de celle des pointes de lance, faisant suite à une poignée large et épaisse. L'extrémité s'élargit habituellement un peu, formant pommeau. Parfois, sur le milieu de la poignée, et sur tout le pourtour, règne une espèce de taille fine, imitant un plissé fort élégant.

En outre, les principaux objets sont les coins, les marteaux, les ciseaux de menuiserie, les gouges, des espèces de râcloires en demi-lune que l'on employait peut-être à préparer les peaux. Il y a encore des faucilles, des pointes de pique, de flèches, de harpon; lorsque les armes ou les outils de pierre avaient la forme voulue, il n'était pas rare qu'on les fit glisser mille et mille fois sur des blocs de grès pour les aiguiser et les polir. Les haches et les marteaux subissaient ordinairement le polissage et sont assez souvent percés d'un trou destiné à recevoir le manche.

Les os d'animaux ou le bois de Cerf ont parfois fourni la matière des pointes de flèches, d'épieux et de harpons; mais c'est principalement comme parures qu'on les utilisait, sous forme de peignes, de broches à cheveux, de boutons, d'aiguilles, d'épingles... Il y avait aussi d'énormes colliers de perles d'ambre, percées et réunies par des cordes de boyaux. Les plus grosses d'entre elles ont une forme passablement irrégulière. L'artiste paraît avoir voulu épargner la matière, de même que nos lapidaires ménagent les côtés anguleux du diamant, afin de n'en pas trop diminuer la masse.

Les hommes de la période en question n'excellaient pas seulement dans l'art de tailler la pierre; ils avaient déjà fait de notables progrès en céramique. Les artistes exécutaient avec un certain goût les dessins géométriques, mais ils ne savaient pas

représenter la nature avec ses formes multiples; on ne trouve jamais ni en Danemark, ni ailleurs, de figure de plantes ou d'animaux sur les objets qui nous restent d'eux.

Ajoutons, enfin, que les dolmens, allées couvertes et tumuli explorés avec beaucoup d'habileté, ont livré bien des secrets sur leurs mœurs. Ainsi, Worsæ s'est convaincu qu'en Danemark, comme chez d'autres peuples sauvages, l'inauguration du tombeau avait donné lieu à une solennité dans laquelle on avait sacrifié aux dieux, et en partie mangé, non seulement les bêtes fauves, mais aussi les victimes humaines. Les ossements humains, qui ont été coupés en deux, sans doute à l'effet d'en extraire la moëlle, présentent, eu outre, cette singularité, qu'ils sont complètement carbonisés d'un bout, mais tout-à-fait intacts de l'autre; on aura peut-être entouré celui-ci de glaise ou d'une autre matière, pour le pouvoir tenir sur le feu et faire griller la moëlle contenue dans l'os.

Les constructeurs des tombeaux, sur lesquels nous reviendrons, ont connu sans doute l'agriculture, puisque cet art était pratiqué à la même époque ou environ, par les peuples moins avancés, dont nous allons parler.

En 1853, la grande baisse des eaux du lac de Zurich avait permis à M. le Dr Keller d'observer des vestiges d'habitation sur pilotis qui semblaient remonter à une haute antiquité. Il en retira divers objets qui ne firent que confirmer cette apparence, et ayant appelé l'attention sur cette découverte, par des rapports devenus classiques, on se mit à explorer d'autres lacs en vue de rechercher s'ils ne contenaient pas de semblables constructions. Les investigations furent bientôt couronnées de succès; plus de 200 villages furent retrouvés dans les lacs de la Suisse et devinrent l'objet des plus intéressantes études. Aujourd'hui encore, quoique l'on ait découvert des cités lacustres en Autriche, en Allemagne, en France, en Italie (*Terramares*), en Irlande (*Cran-noge*), la Suisse mérite sans conteste le premier rang par ses collections et les travaux de ses savants. Il est arrivé à ce pays ce que nous aurions pu constater aussi en Danemark. Ces contrées sont habitées par un petit peuple, mais un peuple cultivé et naturellement porté à soutenir les recherches de ses savants par une

collaboration zélée. Dans de grands Etats, l'intelligence s'unit trop souvent à une profonde indifférence et à une indolence coupable. On laisse aller les choses, en les critiquant. Dans ceux-là qui sont de plus petites proportions, le lien est intime entre la science et l'activité, et dans des espaces de temps plus courts on trouve de plus grandes choses.

Grâce aux recherches de F. Keller, Troyon et Morlot, de MM. Desor et Clément, les villages qu'habitait au milieu des flots l'homme primitif de ces contrées à peine dégagés de leur linceul de glace, peuvent être entièrement reconstruits. Des pieux, la plupart en chêne, alignés non loin du rivage, et que l'on a retrouvés en place, souvent au nombre de plus de cent mille, enfoncés dans le fond naturel du lac ou bien dans des amoncellements artificiels de pierre, formaient un pilotis sortant de l'eau et supportant des planches sur lesquelles étaient établies des huttes qui servaient d'habitation. Un pont les reliait quelquefois à la terre ferme; une série de pieux dont l'extrémité libre arrivait à fleur d'eau empêchait l'approche des barques ennemies. Ce singulier mode de construction est d'ailleurs décrit par Hérodote qui nous parle tout au long des Pæoniens du lac Prasias. Chaque citoyen lacustre, qui prenait femme (et le nombre des femmes n'était pas limité), était soumis à l'obligation de faire venir trois pieux de la forêt voisine d'Orbelos et de les fixer dans le lac. Sur ces pilotis on établissait un plancher commun de poutres, et chacun y avait sa cabane, qui était en communication avec l'eau par une trappe. On attachait les petits enfants par le pied à une corde, pour qu'ils ne tombassent pas dans l'eau. Chevaux et bétail étaient nourris de poissons, qui étaient en si grand nombre dans le lac, qu'on n'avait qu'à ouvrir la trappe et à faire descendre un filet au bout d'une corde pour en retirer bientôt une grande quantité.

Hippocrate, dans son *Traité sur l'Air, les Eaux et les Lieux*, décrit de même la façon de vivre des habitants du Phase, fleuve qui a son embouchure dans un coin occidental de la mer Noire, où sont encore aujourd'hui des villages sur pilotis au-dessus d'un sol marécageux. Les habitudes sont bien durables quand aucun progrès ne s'accomplit, surtout dans la culture intellectuelle. On sait en effet que Dumont d'Urville a découvert sur les

côtes de la Nouvelle-Guinée, dans le port de Dorei, quatre bourgs, composés chacun de huit ou dix maisons construites au-dessus des flots.

Pour en revenir à la Suisse, c'est entre les pieux, au fond du lac ou dans une couche de tourbe (lorsqu'une tourbière a remplacé le lac) que gisent au milieu de masses souvent considérables de vivres et de débris domestiques (os rongés, noisettes brisées, orge, froment, pommes, cerises, à demi ou entièrement carbonisés), un nombre considérable d'objets de tout genre et rapportables aux trois âges depuis longtemps constatés par les antiquaires du Danemark : période de la pierre polie, âge du bronze, âge du fer (1).

Il y a des stations de ces trois époques et quelques-unes des temps de transition.

Au-dessous de plusieurs tableaux assez fantaisistes représentant ces villages lacustres d'autrefois et de deux trophées d'armes restituées habilement par M. le Dr Clément, on peut voir à l'Exposition une magnifique collection appartenant presque toute à ce savant. La description des pièces, même les plus remarquables, m'entraînerait trop loin. Nous ne trouvons pas les belles et grandes armes du Danemark, car le silex ne se rencontre pas dans la région, et il y arrivait par le commerce sous forme de petits *nuclei*, débités ensuite sur les lieux. La série des petites pointes de flèches, soigneusement taillées, est fort remarquable. Quelques-unes portent encore la trace du bitume qui servait à les coller à la baguette et du fil qui les liait. Les haches polies en jadeite, saussurite, diorite et autres roches fort résistantes sont nombreuses, et M. Clément les a disposées de façon à ce que l'on puisse suivre tous les détails de la fabrication. Il y avait deux sortes d'emmanchement ; une méthode, relativement assez rare, consistait à percer le marteau d'un trou destiné à recevoir le manche, au moyen d'une pointe fort dure à laquelle on faisait décrire un cercle, de sorte qu'il se formait un sillon circulaire

(1) Chose curieuse ! dans les Tourbières du Danemarck chacune de ces périodes correspond à une couche ayant une flore particulière ; avec le pin, la pierre et l'os ; avec le chêne, le bronze ; avec le hêtre, le fer, et à la lenteur dont se forme la couche actuelle on peut juger du temps qu'ont demandé ces lits tourbeux de l'âge du bronze et de l'âge de la pierre polie.

de plus en plus profond, laissant au centre un petit cône plein qui se détachait quand la pointe avait atteint la surface opposée. Mais c'était là une œuvre de patience bien inutile ; un mode plus simple et universellement répandu à cette époque comme de nos jours chez les sauvages, consistait à emprisonner de diverses façons la partie obtuse de l'instrument dans l'extrémité d'un tronçon d'andouiller ou de bois solide.

Les os longs de certains animaux sont souvent taillés en forme de poinçons, de bouts de lances ou de flèches, de ciseaux ou de gouge. Tout à côté sont des vases et des écuelles de formes les plus différentes, des pierres à polir, des moulins portatifs, des navettes et des ustensiles divers, encore de nos jours en usage chez les Esquimaux, pour tisser les étoffes ou faire les filets. Dans les vitrines voisines sont de nombreux échantillons de filets, d'étoffes tressées ou tissées, faites de lin, jamais de laine ou de chanvre, conservées par une carbonisation incomplète (de Robenhausen, à M. Messikommer). Les parures fort simples, qu'il serait téméraire d'attribuer seulement aux femmes, sont des colliers en canines d'ours, de loups, de renards, de chiens, de putois, de fouines trouées à la base, des perles en pierre, des épingles et des peignes en os. Je m'arrête à l'âge du bronze, qui nous offre une civilisation fort avancée. Après lui est venu le premier âge du fer, toujours compris dans les temps préhistoriques, et à la fin duquel seulement apparaissent des monnaies et des armes gauloises.

Tandis que les archéologues de la Suisse publiaient leurs découvertes, vous vous livriez, Monsieur et cher maître, à des explorations sérieuses dans les grottes de nos régions pyrénéennes. Vous reconnaissiez que, généralement, leur entrée contient des vestiges de l'homme plus récents que ceux des couches intérieures. A cette époque, MM. Rames, Henri Filhol et le D^r Garrigou firent une série de recherches dont ils communiquèrent les résultats aux sociétés savantes ou au public. Plus tard, M. Henri Filhol, voulant faire de la science une tradition de famille, et M. le D^r Garrigou publièrent leur ouvrage intitulé : *L'âge de la pierre polie dans les cavernes des Pyrénées ariégeoises*. Les nombreux objets envoyés par M. le D^r Garrigou, joints à une dizaine de pièces de notre Muséum ou de la collection particulière

de M. Filhol, permettent de reconnaître que les peuplades des cavernes de l'Ariège avaient à peu près la même industrie et les mêmes mœurs que les plus anciens habitants des cités lacustres. Depuis les études de MM. Rames, Garrigou et Filhol, de nombreuses découvertes ont démontré que toute la France a passé par cette phase de civilisation.

Nous avons quitté le Danemark, après avoir dit quelques mots sur les tumuli et les chambres sépulcrales en pierre brute. Ces monuments sont loin d'être particuliers à ce pays. Ils se retrouvent sous des formes assez variées, mais ayant toujours de nombreuses ressemblances, dans l'Allemagne, les îles Britanniques, l'ouest et le sud-ouest de la France, en Portugal, dans le nord de l'Afrique, dans l'Inde, en Syrie et en Palestine. Ils se composent essentiellement de grands blocs supportés par des pierres dressées ou des murs de pierre sèche, entre lesquels étaient déposés les cadavres. Ce sont là les dolmens et allées couvertes, cachées assez souvent par des amas de terre ou de pierre parfois énormes, quelquefois entourés de grandes pierres droites ou *menhirs*, ou bien de cercles de blocs ou *cromlechs*. Ils ont été longtemps attribués aux Celtes, à tort, puisqu'ils ne se rencontrent pas dans un certain nombre de pays longtemps occupés par ces peuples. Les auteurs anciens ne les désignent que très-rarement, et encore vaguement. Enfin leur contenu, étudié avec soin, a prouvé que si en Europe et en Palestine ils datent du beau temps de l'âge de la pierre polie, les plus récents d'entr'eux en Afrique, près Constantine, contiennent déjà quelques objets en fer.

Les splendides tumuli de la Bretagne, explorés avec beaucoup d'habileté par la Société polymatique du Morbihan, sont dignement représentés à l'Exposition. Dans la seconde vitrine-écriin du milieu de la salle française, on a placé la superbe trouvaille faite dans le dolmen de Manné-H'Rock : 104 haches plates et parfaitement polies, parmi lesquelles 10 en jade, ayant jusqu'à 47 centimètres de long, sont les plus belles que l'on ait jamais vues. Il y a aussi un grand anneau aplati, à large bord, de jadéite, et plusieurs grosses perles ou pendeloques en callaïs, espèce de turquoise vert tendre, tout-à-fait inconnue des minéralogistes, décrite cependant par Pline, qui en place le gisement

au-delà du Caucase. Ce tumulus, qui ne cube pas moins de 20,000 mètres, n'a-t-il pas été élevé sur le tombeau d'un grand chef ? M. René Galles a rencontré au seuil de la crypte une plaque de granit, sur laquelle sont gravées dans un cartouche, des haches emmanchées et des lignes sinueuses et variées formant des dessins d'un caractère barbare, *sui generis*, qui semblent dire : Nous ne sommes l'œuvre d'aucune des races européennes existant aujourd'hui. Si un jour on parvient à déchiffrer ces signes, on lira peut-être le nom d'un guerrier, entouré des représentations de ses armes favorites.

Dans le Midi de la France, les dolmens ne sont pas gigantesques, et loin d'être élevés sur la tombe d'un seul homme, prêtre ou guerrier, ils sont encombrés de squelettes de tout sexe et de tout âge, avec lesquels on a déposé un très-grand nombre de menus objets ; on n'y rencontre presque jamais les petites haches en pierre polie si communes dans les champs voisins ; en revanche le silex, qui en Bretagne affecte la forme toute simple d'éclats et de couteaux, est ici très-répandu sous forme de pointes de flèches délicieusement taillées.

Vous avez eu la bonté de me dire, Monsieur, que la série exposée par mon ami V. Ancessy et par moi est tout-à-fait charmante et n'a pas de rivales ; vous avez loué aussi les nombreux grains de colliers en calcaire, coquille de cardium, ardoise, jais, dents percées ; les perles en bronze faites sur le modèle de celles en pierre, les pendeloques, les anneaux, bracelets et petites plaques qui prouvent que le bronze commençait à ce moment de pénétrer dans l'Aveyron et les départements circonvoisins.

Encore ici Vous me permettez de regretter votre abstention. Il eût été utile pour les visiteurs sérieux qui n'ont certes pas manqué, de voir représenté le contenu de certaines grottes, celle de Sinsat, par exemple, dans lesquelles, comme vous l'avez démontré, le peuple des dolmens enterrait aussi ses morts. De sorte que l'absence des monuments funéraires ne prouve pas, *à priori*, que les hordes qui nous occupent n'ont pas habité le pays.

Le passage de la pierre au bronze ne s'est certainement pas accompli dans toute l'Europe au même moment. Le progrès vers la science et la puissance se faisait plus tard dans certains pays qu'ailleurs, et surtout on n'a pas besoin d'admettre dès l'abord

qu'à chaque période de civilisation se rapporte un peuple particulier. En général, le progrès fut lent et pacifique. Ce sont, sans doute, les relations commerciales qui apportèrent le bronze sous forme de lingots aux populations lacustres et au peuple des dolmens. Avant de fabriquer le bronze, il a fallu nécessairement découvrir le cuivre et le travailler seul peut-être pendant longtemps. Puis, l'étain étant connu, composer avec les deux métaux un alliage bien préférable. Or, dans l'Europe, le bronze succède immédiatement à la pierre et les objets en cuivre pur sont à peu près introuvables. Pendant que l'âge de la pierre polie existait chez nous, il devait donc y avoir ailleurs, peut-être en Asie, une ou plusieurs nations déjà fort avancées dans la civilisation.

Il ne s'ensuit nullement de cette considération qu'il faille rajeunir nos périodes de la pierre, qu'il y ait synchronisme entre elles et l'antique civilisation de l'Égypte ou de l'Asie. Mettons d'abord de côté la longue période géologique que n'ont pu éviter dans aucun pays les premiers habitants de notre terre, bien étudiée en Europe sous le nom d'âge de la pierre taillée, qui commence à être reconnue en Amérique et sur laquelle l'Asie nous garde encore tous ses secrets ou à peu près; constatons seulement que l'usage de la pierre à l'exclusion des métaux est, d'après ce que nous savons et tout ce que nous avons vu, un fait qui s'impose dans l'enfance de l'humanité. Il n'y a pas un coin du globe où, après les avoir cherchés, on n'ait trouvé des outils en silex ou en roches dures.

MM. Louis Lartet, de Saulcy, le duc de Luyne les rencontrent en abondance aux environs des dolmens ou dans les brèches osseuses des cavernes de la Syrie et de la Palestine. M. Taylor, dans les fouilles qu'il a faites en 1860 au-dessous des ruines de Babylone, a trouvé des haches et des couteaux en silex. Les haches polies sont communes dans le Bengale. En étudiant les 200 hiéroglyphes primitifs des Chinois, on voit qu'ils ne possédaient aucun métal, quoiqu'ils eussent 9 ou 10 espèces d'armes, et aujourd'hui encore le nom de la hache s'écrit avec le caractère de la pierre, comme pour rappeler la matière dont ces instruments étaient faits autrefois. Les pointes de flèches en silex noir sont très-nombreuses sur le champ de bataille de Marathon,

et elles proviennent sans doute de quelques peuplades barbares de l'armée Perse. Les Ethiopiens et les Cuschites faisaient usage, au temps de Xerxés, de flèches armées de pierres, et de lances dont la pointe était en corne. De nos jours, au Japon, les paysans arment encore leurs traits de pointes en silex ou en obsidienne.

En Egypte, le couteau en silex qui servait, au temps d'Hérodote, à pratiquer dans les flancs des cadavres l'incision par laquelle on en retirait les entrailles, la lame de pierre qui fut employée pour faire la circoncision chez les juifs, par ordre de Josué; comme les haches polies recherchées, sous le nom encore aujourd'hui répandu dans tout l'univers, de pierres de la foudre, par les prêtres de la Perse pour leurs opérations magiques, sont des témoins d'un âge primitif dont on avait perdu depuis longtemps le souvenir. et dont les instruments vulgaires devenus par suite un sujet d'étonnement furent employés dans les cérémonies religieuses.

Si, quittant la galerie de l'histoire du travail, on parcourt les sections des Colonies notamment, on est souvent arrêté par la vue de certains objets en pierre ou en os identiques à ceux de l'Europe. On remarque surtout une série très-complète des armes et ustensiles en pierre recueillis à la Guadeloupe par feu M. Guesde, bien connu des lecteurs de la *Revue*, et envoyée à l'Exposition suivant le désir exprimé par le défunt. Ces haches en grès trouvées dans les tombeaux caraïbes affectent, les unes, les formes qui nous sont bien connues, et d'autres plus larges, celles d'un disque aplati se rétrécissant au sommet et terminé par un bourrelet : type tout particulier. Mêmes objets que les nôtres au Gabon, au Sénégal, au Brésil, au Pérou, à la Guyane, dans les Républiques de l'Equateur, au Mexique, aux Etats-Unis, à l'île de Java, aux îles Sandwich, à la Nouvelle-Galle du Sud, surtout à la Nouvelle-Calédonie, tous ces pays où l'âge de la pierre polie s'est prolongé longtemps, où il dure même encore, nous ont fourni de précieux renseignements sur l'usage des ustensiles et des armes primitives et la manière dont ils étaient employés. C'est partout la même industrie; il y a identité entre la civilisation élémentaire des sauvages et la civilisation primitive des temps préhistoriques.

La cause ou plutôt les causes en sont toutes simples : les

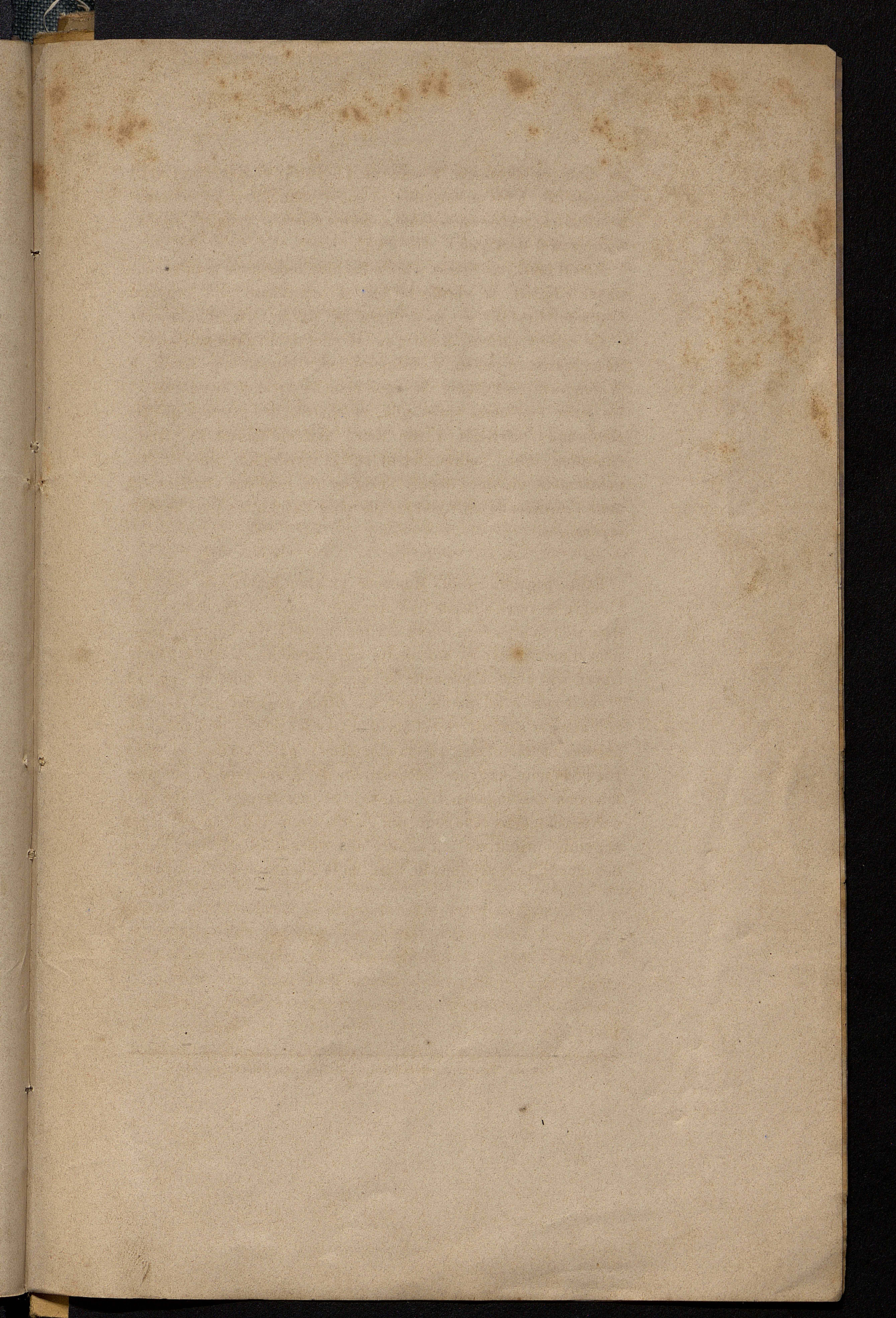
mêmes besoins amènent nécessairement les mêmes moyens de les satisfaire. Les peignes, les marteaux, les couteaux, les hameçons dans tous les temps et dans toutes les nations se ressemblent et se ressembleront toujours. S'il s'agit d'armes offensives ou défensives, l'analogie sera encore plus frappante. Les hommes ont eu partout les mêmes besoins, les mêmes sens, les mêmes passions. De plus, l'homme s'est servi des premiers matériaux qu'il avait sous la main, et ici il a d'abord été à la merci du milieu. Pêcheur et né sur le bord de la mer, il a employé des arêtes de poissons, des fragments de coquilles; chasseur et habitant les continents, il a fait usage des os ou des cornes des animaux; quand il a eu sous la main des roches dures, il a vite appris à façonner les éclats du silex, de l'obsidienne, du jade, etc., et quand on n'a pour satisfaire aux mêmes besoins que des matériaux semblables, on ne peut que se rencontrer. Eh! puis, la grande famille humaine ne s'est pas divisée en groupes entièrement isolés. Nous avons vu des preuves de relations commerciales très-étendues sur le continent. La mer n'était pas un obstacle aux temps préhistoriques, les preuves en abondent: M. Raffaello Foresi a exposé de nombreux silex, trouvés à l'île d'Elbe, et que les peuplades primitives avaient apportés du continent. En Danemark, en Irlande, en Angleterre, en France, sur les bords de l'Océan, on a retrouvé des pirogues, tout-à-fait semblables à celles des sauvages actuels qui, montés sur ces frêles embarcations, ne craignent pas d'accomplir des voyages au long cours, avec l'aide des vents ou des courants marins.

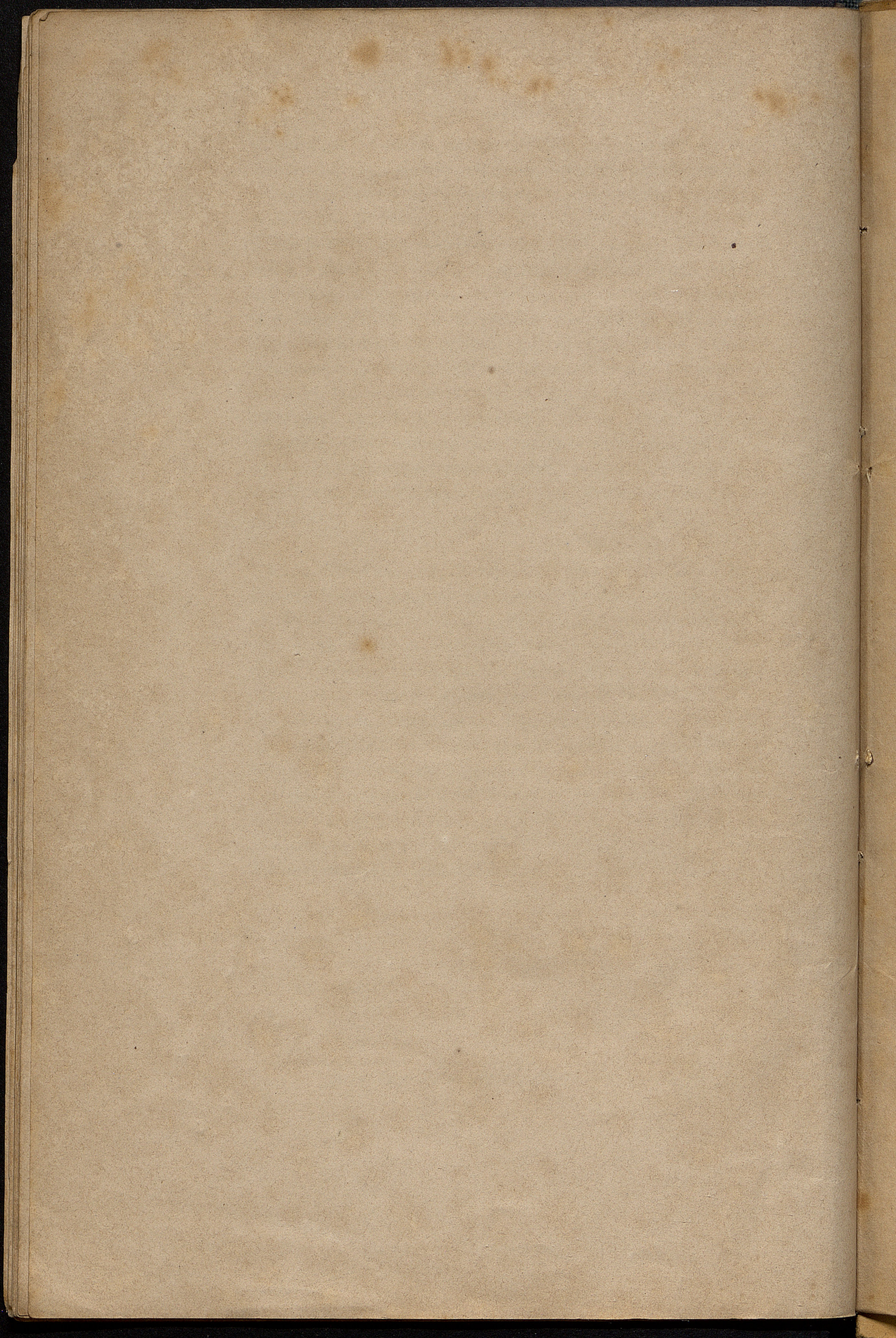
Je ne dis rien des calculs isolés par lesquels on a cherché à évaluer l'antiquité de notre espèce. Notre croyance à cette vérité, notre conviction repose sur les changements qui ont eu lieu. Depuis que l'homme existe, des vallées se sont creusées, élargies et en partie remplies de nouveau. Les cavernes à travers lesquelles coulaient autrefois des rivières souterraines, sont actuellement desséchées. La configuration même des terres et des mers a changé, la faune s'est modifiée ou même complètement renouvelée. La flore a vu se succéder les espèces les plus diverses. Tous ces faits se sont accomplis avant les plus anciens monuments des peuples historiques, et sont encore plus éloignés

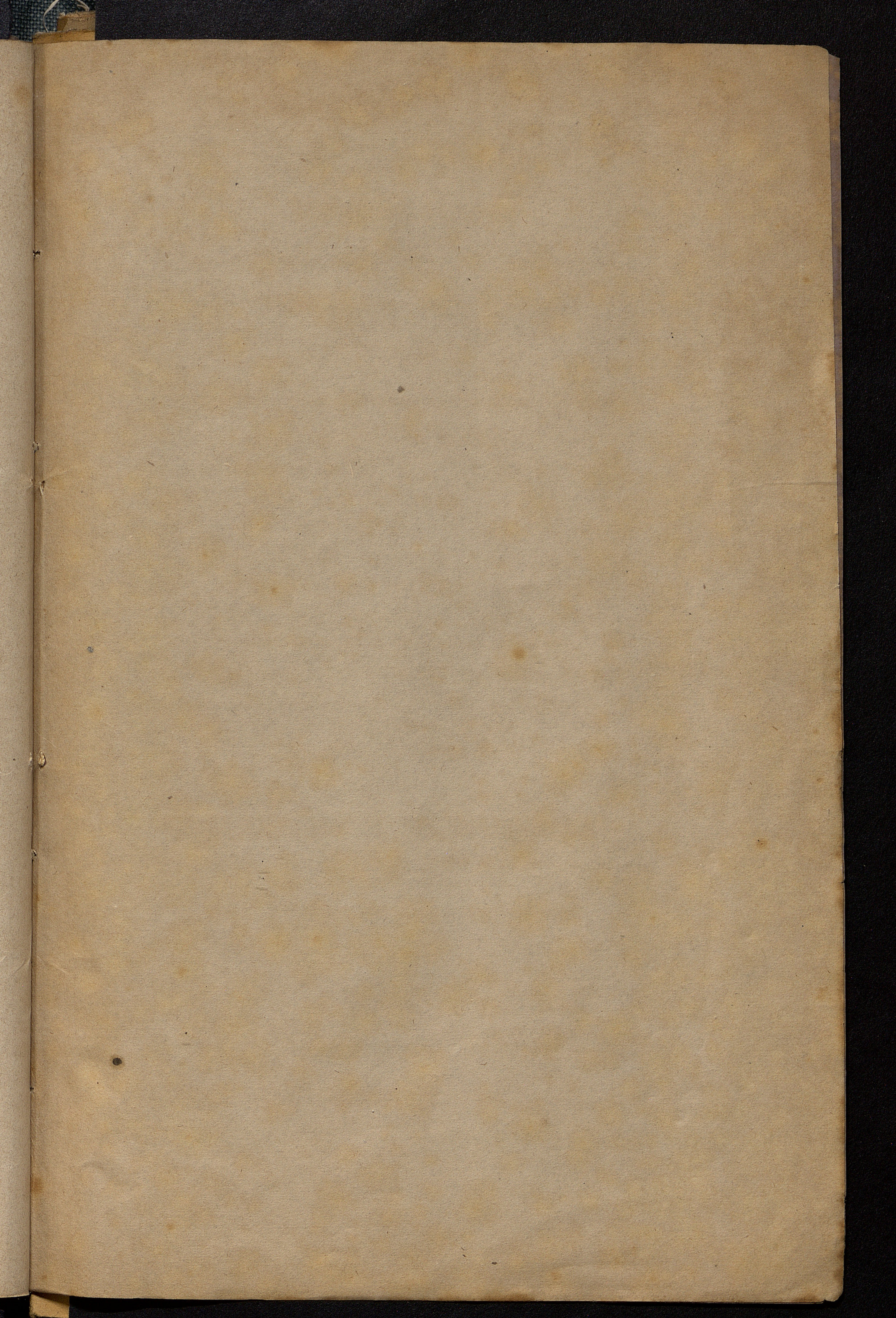
de nous par le silence absolu de l'histoire; et cependant nous l'avons dit, nous ne savons rien encore sur l'homme vraiment primitif qui repose sans doute dans les couches tertiaires du plateau central de l'Asie.

Mais il n'est pas besoin d'attendre plus longtemps pour reconnaître combien se vérifie la loi, si consolante, du progrès. L'humanité est divisée en groupes qui, par la force d'influences et de causes variées, n'ont pas été continuellement solidaires; ils ne marchent pas sur un front immense, comme une armée, à la conquête de l'avenir: la race blanche devance les autres et les attire lentement après elle, et chacun des peuples qu'elle comprend, privilégié à son tour, tout en faisant sa propre éducation, influe heureusement sur la civilisation générale. Ce mouvement qui dure depuis l'origine, ne peut pas s'arrêter, et toute l'expérience du passé justifie pour l'avenir les plus hardies espérances.

Enfin, permettez-moi, Monsieur et cher Maître, de placer à l'ombre de votre autorité une dernière pensée: les temps modernes et la science qui nous occupe peuvent revendiquer l'honneur d'une tardive et solennelle réhabilitation. N'est-ce pas le travail qui a mis l'humanité en quelque sorte hors de pages? N'est-ce pas à lui qu'elle doit ses titres de noblesse? Lui qui doit amener sur la terre cet âge d'or que les poètes de l'antiquité païenne mettaient avec résignation dans le passé: temps fortunés auxquels nous croyons nécessairement et réservés à nos plus lointains descendants. C'est là, si je ne me trompe, l'idée que doivent emporter tous ceux qui, après avoir visité la salle des antiquités primitives, ont admiré les splendides galeries pleines des merveilleux produits de l'art, de la science et de l'industrie.







LA REVUE DE TOULOUSE

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS

TREIZIÈME ANNÉE. — TOME VINGT-SIXIÈME.

DEUXIÈME SÉRIE.

La REVUE paraît le premier jour de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

TOULOUSE.	HORS DE TOULOUSE.
Un an. 20 fr.	Un an. 25 fr.
Six mois. 11	Six mois. 12

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé FRANCO à
M. E. BONNAL, secrétaire du Comité de Rédaction, rue St-Rome, 44.

On trouve des dépôts de la REVUE, à Toulouse,
Chez MM. BONNAL et GIBRAC, éditeurs, rue Saint-Rome, 44 ;
MM. DELBOY, libraire, rue de la Pomme, 71 ;
ARMAING, rue Saint-Rome, 44
BRUN, rue Louis-Napoléon, 6

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

RECUEIL DE NOTES, MÉMOIRES, DOCUMENTS RELATIFS AUX MONUMENTS
DE L'HISTOIRE ET DES BEAUX-ARTS

DANS LES PAYS DE LANGUE D'OC

Paraissant par livraisons mensuelles illustrées de nombreux dessins, sous la direc-
tion de M. Bruno Dusan.

On souscrit à Toulouse, au bureau de la REVUE, rue de la Pleau, 10, et chez
Ed. Privat, libraire, rue des Tourneurs, 45.

A Marseille, chez Boy, libraire ;

A Montpellier, chez Seguin, libraire.